

Entretien avec Mohamed Issaoui pour JUNE EVENTS 2025

Propos recueillis par Mélanie Drouère

Omni Sissi est présenté le 3 juin à 19h30
à l'Atelier de Paris

Mohammed Issaoui, quelle est la genèse de ce solo ?

C'est un retour sur une parenthèse – silencieuse et par moments obscure – de ma vie. C'était ma dernière année à Tunis avant d'arriver à Paris. Ma première année avec le VIH. *Omni Sissi* retrace l'expérience d'une année dans le service des maladies infectieuses à l'hôpital La Rabta à Tunis. Plus précisément, dans le sous-sol du bâtiment du service infectieux, endroit consacré à ce qu'ils appellent « les maladies sociales », c'est ce qui est inscrit sur nos fiches médicales.

Que signifie le titre de votre pièce ?

« Beetle » en anglais, « coccinelle » en français, ou « Omni Sissi » en arabe, c'est une métaphore filée éponyme de la performance. Il s'agit, dans l'imaginaire maghrébin et sa littérature populaire, d'un conte pour enfants, voire un mythe populaire, qui évoque l'image d'une histoire interminable, d'un processus long et répétitif, parfois éternel, et très souvent composé autour de malentendus. Autrement dit, c'est une forme d'interminable quiproquo. Ce titre s'est imposé, vers la fin du processus de création, lorsque je travaillais sur l'entretien avec le médecin qui m'avait annoncé ma séropositivité ; un long entretien, une sorte de stichomythie déclenchée par une phrase énoncée par le médecin : « Tu as le Sida. »

La pièce donne voix à de multiples figures, entre souvenirs réels et personnages imaginés. Qui sont Sonia, Monia, Mongia, et que dansent-elles avec vous ?

Sonia, Monia, Mongia sont réellement des infirmières du service 4 (service des maladies infectieuses à l'hôpital Al Rabta de Tunis). Tous les faits et anecdotes racontés sont réels, y compris leurs prénoms. Ces femmes ont marqué mon rapport à l'hôpital et l'ont beaucoup influencé. Quand j'ai commencé à réfléchir sur les modalités possibles selon lesquelles raconter mon parcours de médicalisation, ces trois femmes se sont imposées comme les protagonistes principales de ce récit. Les danses, c'étaient les miennes : des pas de danse traditionnelle de Tunisie que j'ai fait miens – alors que cette danse est dite « féminine » – et que je pratique depuis maintenant 10 ans. Les trois personnages, leurs souvenirs et ce qu'elles évoquent, c'est ce qui m'a fait danser. Nous avons formé des duos, et c'est à chaque fois les paroles ou la posture de chacune qui m'ont inspiré la danse : le pas, la trajectoire, le tonus, le tempo et même le regard.

Comment pensez-vous la relation au public dans ce solo très intime, parfois cru, toujours poétique ? Qu'aimeriez-vous qu'il transporte à l'issue de ce spectacle ?

La relation que je conçois avec le public est constamment ambivalente, vacillant entre le dedans et le dehors, l'introspectif et « l'extrospectif ». D'ailleurs, ce rapport est pour ainsi dire prédéterminé par la conception même de l'espace et de la lumière. Un dedans : l'intérieur du carré lumineux, et un dehors : le public installé en quadri-frontal. Pour moi, me mettre dans le public pour prendre la parole et livrer un témoignage annule toute éventuelle distance et instaure une proximité, une fusion même, une solidarité par moments.